

MARC BLOCH

*Réflexions d'un historien
sur les fausses nouvelles de la guerre*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2025

Les *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* ont paru en 1921 dans la *Revue de synthèse historique*. Elles ont ensuite été reprises dans Marc Bloch, *Mélanges historiques*, t. 1 (Paris, Bibliothèque historique de l'École pratique des Hautes Études, 1963), puis dans Marc Bloch, *Histoire et historiens* (Paris, Armand Colin, 1995) et enfin dans les *Écrits de guerre (1914-1918)*, textes réunis et présentés par Étienne Bloch (Paris, Armand Colin, 1997).

© Extrait “Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre” dans *Écrits de guerre (1914-1918)*, Marc Bloch, Armand Colin, 1997, Paris. Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92 240 Malakoff.

Photographie de couverture : Hashem el Madani, *Woman from Tyr. Madani's parents' home, the studio*. Saïda, Liban, 1948-1953. Collection : Studio Shehrazade, Madani Hashem. © Arab Image Foundation. Extrait des *Objects of Study / Studio Shehrazade / Hashem el Madani : Studio Practices* de Akram Zaatari.

© Éditions Allia, Paris, 1999, 2025, pour la présente édition.

LES historiens ont suivi avec le plus vif intérêt les progrès accomplis au cours de ces dernières années par la psychologie du témoignage. Cette science est toute jeune ; à peine si elle a plus de vingt ans d'âge ; du moins il n'y a guère plus de vingt ans qu'elle a commencé à se constituer en discipline indépendante. Il est juste d'ajouter que la critique historique, plus vieille, lui avait frayé les voies. Les premiers témoins qui furent interrogés de façon rationnelle étaient des documents, maniés par des érudits. Les psychologues ont dû en cette matière prendre pour point de départ les règles appliquées pratiquement, plutôt que formulées en théorie, par les Papenbroch, les Mabillon, les Beaufort et leurs émules. Mais ils ont développé ces principes avec leurs méthodes propres. Surtout ils ne se sont pas bornés à exploiter la matière terriblement complexe que leur fournissait le passé, ou la vie courante ; ils ont monté de véritables expériences ; grâce à elles, ils ont pu isoler les uns des autres les différents problèmes, mettre un peu d'ordre dans la recherche, et dégager les éléments des solutions futures¹.

1. La “littérature” de la psychologie du témoignage est déjà très considérable ; et comme elle est surtout constituée par

Par un équitable retour les résultats de leurs travaux, si incomplets encore qu'ils paraissent, apportent dès aujourd'hui aux historiens un secours précieux. Nos défiances jusqu'ici étaient surtout instinctives; elles se fonderont de plus en plus en raison. Notre doute devient méthodique. Par là même il trouvera ses justes limites. Il n'y a pas de bon témoin; il n'y a guère de déposition exacte en toutes ses parties; mais sur quels points un témoin sincère et qui pense dire vrai mérite-t-il d'être cru? question infiniment délicate, à laquelle on ne peut donner d'avance une réponse immuable, valant en tout cas; il faut examiner soigneusement chaque espèce et se décider chaque fois d'après les besoins de la cause. Mais les solutions particulières n'auront de base sérieuse que si elles s'inspirent de principes généraux; ces directives, à qui les demander sinon aux observations sur le témoignage? De quelles lumières déjà l'œuvre des

des articles de revue, dispersés dans des périodiques nombreux, elle est difficile à dépouiller et à suivre. L'ouvrage de J. Varendonck, *La Psychologie du témoignage*, in-8°, Gand, 1914, dépourvu d'idées originales, forme un guide commode et renferme une bonne bibliographie. Cf. dans la *Revue de synthèse historique* les articles de A. Fribourg, XII (1916), p. 262, et XIV (1917), p. 158. La revue *Folklore* (XXXI, 1921, p. 31) a publié un intéressant article de F.C. Bartlett intitulé: *Some experiments on the reproduction of Folk-Stories (from the psychological laboratory, University of Cambridge)*. Je n'ai pu lire G. Belot, *Comment observer jeunes et vieux*, *Bulletin de la Société Alfred Binet*, 1919.

psychologues n'éclaire-t-elle pas les grands drames de l'histoire: l'affaire des Templiers par exemple, ou celle de Gilles de Rais¹, ou encore cette épouvantable tragédie à mille actes divers que furent les procès de sorcellerie!

Il y a plus: la critique méthodique du témoignage semble aboutir à une conséquence fort grave, bien qu'assez peu remarquée: elle a porté un coup très rude à l'histoire pittoresque. Guillaume de Saint-Thierry, dans sa *Vie de saint Bernard*, rapporte que celui-ci, étant moine à Cîteaux, ignore longtemps de quelle façon la chapelle, où il suivait régulièrement les offices, était éclairée; il fut surpris d'apprendre un jour que trois fenêtres au chevet, et non pas une seule, comme il l'avait cru jusqu'alors, y versaient la lumière². Sur ces traits, et d'autres analogues, l'hagiographe s'étonne et admire: quel grand saint une pareille indifférence aux vanités de cette terre ne faisait-elle point présager! Nous savons aujourd'hui que pour se tromper à ce point sur l'aspect des choses qui devraient, semble-t-il, nous être les plus familières, pas n'est besoin d'être un Docteur de

1. Cf. Salomon Reinach, "Gilles de Rais", dans *Cultes, Mythes et Religions*, IV, p. 266; cf. *ibid.*, p. 319. M. Ch.-V. Langlois croit, comme M. Reinach, à l'innocence de Gilles de Rais; voir sa "Notice sur M. Noël Valois", dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1918, p. 156.
2. S. Bernardi *Vita*, I, c. IV, 20; Migne, t. 185, col. 238.

l'Église et un prince du mysticisme. Les étudiants du professeur Claparède, à Genève, ont prouvé, au cours d'expériences fameuses, qu'ils connaissaient aussi mal dans ses grandes lignes architecturales le vestibule de leur Université que jadis Bernard la chapelle ou le réfectoire de son couvent¹. Dans une déposition normale, c'est-à-dire mêlée de vrai et de faux, rien d'ordinaire n'est plus inexact que ce qui touche les petits détails matériels; tout se passe comme si la plupart des hommes circulaient les yeux à demi fermés au milieu d'un monde extérieur qu'ils dédaignent de regarder. Comment désormais prendre au sérieux, chez les chroniqueurs, les morceaux descriptifs, la peinture des costumes, des gestes, des cérémonies, des épisodes guerriers, tout ce bric-à-brac en un mot qui séduisait tant les romantiques, alors qu'autour de nous pas un témoin n'est capable de retenir correctement dans leur ensemble les menus faits sur lesquels on a interrogé si avidement les vieux auteurs²?

1. *Revue de synthèse*, XIV, p. 158. Il est juste d'ajouter que saint Bernard paraît tout de même avoir été plus distrait que le commun des hommes : il lui arriva, dit-on, de côtoyer le Léman pendant toute une journée sans y prendre garde; le fait est signalé par l'abbé E. Vacandard dans sa *Vie de saint Bernard*, I, p. 60, avec une référence fautive que je n'ai pu identifier.

2. Bien entendu, un témoin d'autrefois, comme un témoin d'aujourd'hui, mérite, en général, d'être cru lorsqu'il

Ici, c'est une leçon de scepticisme que nous donnent les psychologues; mais il faut ajouter que ce scepticisme n'atteint guère que des choses fort superficielles; l'histoire juridique, ou économique, ou religieuse n'est pas touchée; ce qu'il y a de plus profond en histoire pourrait bien être aussi ce qu'il y a de plus sûr.

Ainsi, grâce à la psychologie du témoignage, nous pouvons espérer nettoyer d'une main plus adroite l'image du passé des erreurs qui l'obscurcissent. Mais l'œuvre critique n'est pas tout pour l'historien. L'erreur n'est pas pour lui seulement le corps étranger qu'il s'efforce d'éliminer de toute la précision de ses instruments; il la considère aussi comme un objet d'étude sur lequel il se penche lorsqu'il s'efforce de comprendre l'enchaînement des actions humaines. De faux récits ont soulevé les foules. Les fausses nouvelles, dans toute la multiplicité de leurs formes, – simples racontars, impostures, légendes, – ont rempli la vie de l'humanité. Comment naissent-elles? de quels éléments tirent-elles leur substance? comment se propagent-elles, gagnant en ampleur à mesure qu'elles passent de bouche en bouche ou d'écrit en écrit? Nulle question

décrit un objet particulier, facile à percevoir, sur lequel son attention a, d'avance, été spécialement attirée, mais non pas lorsqu'il dépeint l'ensemble du milieu matériel où se déroule l'action qu'il relate.

plus que celles-là ne méritent de passionner qui-conque aime à réfléchir sur l'histoire.

Mais sur elles l'histoire ne nous apporte que des lumières insuffisantes. Nos ancêtres ne se posaient guère ces sortes de problèmes; ils rejetaient l'erreur, quand ils l'avaient reconnue pour telle; ils ne s'intéressaient pas à son développement. C'est pourquoi les indications qu'ils nous ont laissées ne nous permettent pas de satisfaire nos curiosités, qu'ils ignoraient. L'étude du passé doit en pareille matière s'appuyer sur l'observation du présent. L'historien qui cherche à comprendre la genèse et le développement des fausses nouvelles, déçu par la lecture des documents, songera naturellement à se tourner vers les laboratoires des psychologues. Les expériences qu'on y institue couramment sur le témoignage suffiront-elles à lui fournir l'enseignement que l'érudition lui refuse? Je ne le crois pas; et cela pour plusieurs raisons.

Considérons par exemple la première en date, si je ne me trompe, en tout cas la plus frappante d'entre elles: l'attentat simulé qu'organisa, dans son séminaire, à Berlin, le criminologiste Litz¹. Les étudiants qui

1. Le compte rendu en a été donné par Jaffa, "Ein psychologischer Experiment im Kriminalseminar der Universität Berlin", dans *Beiträge zur Psychologie der Aussage*, I (1903), p. 79; cf. Varendonck, p. 42 et suiv.

avaient assisté à ce petit drame et l'avaient pris au sérieux furent interrogés, les uns le soir même, d'autres une semaine, d'autres encore cinq semaines après l'événement. À partir du dernier interrogatoire la vérité cessa de leur être cachée: ils surent exactement ce qui s'était passé (puisque le scénario avait été minutieusement réglé à l'avance) et que ce qui s'était passé n'était que plaisanterie. Ainsi la fausse nouvelle fut arrêtée, si j'ose dire, en cours de croissance. Il en va de même des autres épreuves de cette sorte; l'intervalle de temps qui dans chacune d'elles sépare le moment où les "sujets" observent de celui où leurs dépositions sont recueillies varie sans doute selon les cas, mais il demeure toujours du même ordre de grandeur. Par ailleurs le nombre de personnes auxquelles s'étend l'enquête se limite le plus souvent à un cercle assez restreint. Bien plus: on ne s'attache d'ordinaire qu'aux témoins directs; quiconque n'a pas vu lui-même ne comparait point; les témoins secondaires, qui ne parlent que par oui-dire, sont exclus; dans la vie réelle au contraire, que serait sans eux ce que l'on appelait autrefois la "publique renommée"? Dans les expériences des psychologues, jamais la fausse nouvelle n'atteint cette plénitude magnifique que seules peuvent lui donner une longue durée et des bouches innombrables.

Surtout, à ces créations de laboratoire l'élément le plus essentiel peut-être des fausses nouvelles de l'histoire fait défaut. Celles-ci sans doute naissent souvent d'observations individuelles inexactes ou de témoignages imparfaits, mais cet accident originel n'est pas tout; en vérité, à lui seul il n'explique rien. L'erreur ne se propage, ne s'amplifie, ne vit enfin qu'à une condition: trouver dans la société où elle se répand un bouillon de culture favorable. En elle, inconsciemment, les hommes expriment leurs préjugés, leurs haines, leurs craintes, toutes leurs émotions fortes. Seuls – j'aurai l'occasion d'y revenir plus loin – de grands états d'âme collectifs ont le pouvoir de transformer une mauvaise perception en une légende. Comment des expériences, si bien menées qu'on les suppose, sauraient-elles nous rendre ces profonds frémissements sociaux?

On peut présenter les observations que je viens d'esquisser sous une autre forme plus compréhensive, et peut-être plus précise. La psychologie du témoignage, telle qu'on a cherché à la construire jusqu'ici, est restée, par la force même des choses, confinée dans le domaine de la psychologie individuelle. Or, c'est de la psychologie collective que relève surtout la fausse nouvelle. Y a-t-il entre ces deux branches de la science psychologique une différence de nature, tenant à la substance même de

leur objet? Je me garderai bien de soulever ici ce problème, purement philosophique et peut-être purement métaphysique. Il me suffit qu'il y ait en fait entre elles une différence sensible à tous les esprits; ni leurs méthodes, ni leurs résultats ne se recouvrent exactement. Quand il s'agit d'états de conscience collectifs, l'étude expérimentale, en particulier, est pratiquement inconcevable. Ainsi s'explique que les résultats des travaux rappelés plus haut, si intéressants qu'ils soient, demeurent à notre point de vue singulièrement restreints; nos connaissances sur la perception, la mémoire, la suggestion, s'en sont trouvées largement enrichies; par là même la critique historique en a reçu un appui très efficace; mais, après avoir lu les comptes rendus de tant d'expériences bien conduites, nous ne savons pas beaucoup mieux qu'avant comment se forme et vit une légende¹.

1. Ce que je viens de dire ne s'applique, bien entendu, qu'à ceux, parmi les travaux des psychologues, qui s'appuient sur des expériences montées par eux. Les historiens, curieux de mieux connaître le mécanisme de la fausse nouvelle, trouveront, au contraire, beaucoup à prendre dans les observations de certains psychologues portant sur des faits *sociaux* réels. On consultera, par exemple, avec beaucoup de profit un très remarquable mémoire de M. J. Varendonck, "Les Témoignages d'enfants dans un procès retentissant", dans *Archives de Psychologie*, XI (1911), reproduit dans la *Psychologie du témoignage*, p. 147 et suiv.; on lira ces quelques pages avec d'autant plus de plaisir qu'on y verra comment de saines méthodes critiques